

LANGAGE ET CONSTRUCTION STÉRÉOTYPÉE DES RAPPORTS SOCIAUX DE SEXES AU BURUNDI

Willy NGENDAKUMANA
École Normale Supérieure du Burundi
Département des Langues et Sciences Humaines
wngendakumana2018@gmail.com
info@ens.bi

Résumé : Dans le contexte du langage burundais, la fille est préparée à comprendre que la femme est faite pour la procréation et l'entretien du foyer. Au nom de la maternité et de tout ce que cela implique comme charges, la femme est condamnée à faire la cuisine, le ménage et la lessive pour son mari et ses petits enfants. Elle devient par là un esclave volontaire dans une société où les avatars de l'opinion commune se transmettent de génération en génération. Or, parmi les problématiques traitées en sciences du langage au Burundi, celle des stéréotypes féminins véhiculés par le langage est le secteur le moins exploré. Des travaux linguistiques dont l'ambition est de pénétrer le phénomène de la domination de la femme par l'homme sont très rares. Notre constat est ainsi que la population burundaise est sous l'emprise de la tradition sur toutes les questions où l'homme est évoqué dans ses rapports avec la femme. La tradition burundaise suit la logique du « cela-va-de-soi » : c'est évident, la femme est inférieure à l'homme en tout, partout, pour tous les temps, voire pour longtemps ; il est hors de question de porter quelque regard critique sur cet ordre de relations, au risque de casser l'harmonie sociale. Ainsi, se développent des stéréotypes langagiers tendant à maintenir la femme dans un complexe d'infériorité et de soumission. Cet article n'a ni l'intention de combattre la tradition, ni celle de proposer un renversement des rôles dans les rapports masculin/féminin. Il ne prétend pas non plus épuiser tous les aspects de la question des rapports sociaux entre les genres au Burundi, ils sont tellement divers et complexes. L'étude fait l'état de la question des idées reçues qui circulent dans le langage autour de l'infériorisation de la femme au Burundi et leurs implications sur le vécu quotidien des femmes. La recherche affirme - en même temps qu'elle condamne tout ce qui empêche la femme de s'épanouir pleinement - que la domination masculine est un fait qui se manifeste surtout dans le langage stéréotypé (doxique) des Burundais, c'est-à-dire dans le répertoire verbal de l'opinion commune sur la femme, le plus souvent définie et régie par des lois non écrites par ailleurs.

Mots-clés : Pouvoir des mots ; langage ; stéréotype ; rapports sociaux de sexes ; domination masculine.

LANGUAGE AND STEREOTYPICAL GENDER SOCIAL RELATIONS' BUILDING IN BURUNDI

Abstract: In the context of Burundian language, a girl is prepared to understand that a woman is made for procreation and maintenance of home. For motherhood's sake and all the burdens that it entails, a woman is condemned to do cooking, cleaning and the laundry for her husband and her little children. She thus becomes a voluntary slave in a society where the avatars of common opinion are transmitted from generation to generation. However, among the issues dealt with in language sciences in Burundi, that of female stereotypes conveyed by language is less explored. Linguistic works whose ambition is to

make an-in-depth study of the Men's dominance over women phenomenon are very rare. Our observation is thus that Burundian population is under the influence of tradition on all issues where men are mentioned in their relationships with women. The Burundian tradition follows the logic of "it goes without saying": it is obvious, a woman is inferior to man in everything, everywhere, for all times, even for a long time; it is out of question to take a critical look at this order of relations at the risk of breaking social harmony. Thus, language stereotypes tending to keep woman in a complex of inferiority and submission develop. This article has the intention neither to fight against tradition, nor to suggest a reversal of roles in male/female relations. Nor does it claim to exhaust all aspects of gender social relationships issue in Burundi; they are so diverse and complex. The study takes stock of received ideas 'question circulating in the language around women inferiorization in Burundi and their implications. Research affirms - at the same time as it condemns everything that prevents women from fully developing - that male domination is a fact that manifests itself above all in the Burundians' language stereotype (doxic), that is in the verbal repertoire of a common opinion about women, most often defined and governed by otherwise unwritten laws.

Keywords: Power of words; language; stereotype; gender relations; male domination.

Introduction

La question des genres et la différence des sexes préoccupent le monde depuis la création. Dans le domaine des sciences humaines, et plus particulièrement en sciences du langage, on trouve beaucoup de stéréotypes, de clichés, de préjugés, etc., orientés toujours dans le même sens dans la mesure où ils sont contenus dans un langage qui tend à condamner la femme et à accorder plus de considération positive à l'homme. Quoi qu'il en soit, on constate que les valeurs masculines sont assimilées à des principes actifs et les valeurs féminines à des principes passifs. Dans les esprits (l'opinion commune) comme dans le langage, il se forme une symbolique de hiérarchisation où le caractère « actif » est supérieur en valeur au caractère « passif », subi (Héritier, F. : Masculin/Féminin II, p. 10.). Les images, souvent nocives ou dépréciatives, que la société forge ont toutes pour ressorts les stéréotypes qui sont des représentations collectives figées et préconçues. Ces images stéréotypées circulent dans le langage et, de bouche à oreille, finissent par faire croire que la femme est un être naturellement inférieur. En fait, comme le signale le linguiste américain Benjamin Lee Whorf « nous disséquons la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues » (In Encreve, M. et Mounin, G. : 1998 CD-ROM). Les pesanteurs psychosociales qui en résultent sont nombreuses. Tantôt la femme est comparée à des choses matérielles sans valeur (à une pâte froide par exemple), tantôt son corps est soumis à des métaphores dévalorisantes, tantôt encore elle est oubliée et exclue dans des situations où elle devrait entrer en compétition avec l'homme. Toutefois, même si les choses avancent au ralenti, des voix s'élèvent pour dénoncer l'assujettissement de la femme. C'est notamment le cas de Nelson Mandela, dans sa déclaration politique en faveur de la liberté de la femme à participer, au même pied que l'homme dans tous les domaines de la vie sociale :

Il est extrêmement important que toutes les structures du gouvernement, y compris le président lui-même, comprennent parfaitement que l'on ne peut parvenir à la liberté que lorsque les femmes seront libérées de toutes formes

d'oppression. Nous devons tous tenir compte du fait que les objectifs du R.D.P. (Reconstruction and Development Program) ne seront réalisés que lorsque nous aurons constaté de visu que la condition de la femme de notre pays a radicalement changé pour le mieux, et que celle-ci a pleins pouvoirs pour intervenir dans tous les secteurs de la vie au même titre que tous les autres membres de la société.

MARIRO, J. (1999, p. 28)

En envisageant cette recherche, nous comptons éveiller les consciences des Burundais et des Burundaises pour qu'ils nettoient de leur langage (conversations ordinaires, poésie, chansons, contes...) les avatars de la conception traditionnelle du sexe féminin, à terme de les remplacer par des images qui valorisent la femme. De la sorte, on en arrivera à reconstruire une société où l'aspiration de la femme au vouloir vivre et à l'harmonie de soi et du monde ne sera plus un rêve, mais une réalité.

0.1 Problématique

Cet article, dont les deux maîtres-mots sont le mot « langage » et le mot « genre », s'inscrit dans le droit-fil des travaux réalisés dans le domaine des « rapports sociaux de sexe ». Examiner la part qui revient aux mots et aux expressions langagières dans la construction des rapports sociaux de sexe au Burundi, telle est la visée fondamentale de cette contribution. En effet, dès que nous prenons l'être humain comme objet d'étude, nous prenons en charge la langue dans les habitudes de vie, l'héritage social, philosophique, politique, etc. C'est la langue naturelle - doublement articulée - qui différencie l'espèce humaine de l'espèce animale. Dans son article « l'Afrique noire : histoire précoloniale », Bathily insiste sur les ressorts du langage humain dans les relations sociales et psychiques : « La parole est tout. Elle coupe, écorche. Elle modèle, module. Elle perturbe, rend fou. Elle guérit ou tue net. Elle amplifie, abaisse selon sa charge. Elle excite ou calme les âmes. » (Bathily, 2003, In *Eyclopeadia Universalus CR-ROOM*). Dès lors, nous considérons que les stéréotypes et les clichés linguistiques réducteurs de la femme, en leur entier, doivent être mis à mal pour en venir à produire un discours de justification de l'égalité des sexes. Bien entendu, ni « monsieur réponse à tout » (la toute puissante providence masculine), ni « madame comité d'amélioration du foyer » (la nouvelle femme) ne sont ni psychologiquement, ni historiquement à soutenir dans le langage. L'interrogation sur la nature humaine et le principe de la nouveauté étant de toutes les époques, nous pouvons dès lors oser poser ce questionnement dans le domaine des rapports sociaux de sexes en Afrique et au Burundi : D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Avec quels outils ? Il faut pour cela réexaminer et révolutionner notre langage dans les rapports entre l'homme et la femme, dans le but ultime de réduire les pesanteurs psychosociales qui bloquent l'émancipation effective de la femme.

0.2 Hypothèses

Quand on analyse les moyens linguistiques mis en œuvre dans les proverbes, les contes, les citations, les chansons, les conversations ordinaires dans les cafés, bistrots, et d'autres récits sur le stéréotypage du genre féminin, il apparaît qu'il a existé et/ou qu'il existe encore aujourd'hui, un monde féminin conçu comme l'opposé néfaste ou funeste du monde masculin. C'est surtout l'interprétation du discours des stéréotypes féminins, dans divers contextes socioculturels, qui sous-tend

la survivance de la supériorité de l'homme sur la femme dans plusieurs sociétés d'Afrique et au Burundi en particulier.

0.3 Objectifs scientifiques

Cette réflexion vise à réformer l'homme et la société en Afrique en modifiant la vision et l'image que l'homme a de lui-même et du monde féminin, en refusant les préjugés du langage sur la femme pour parvenir peu à peu à l'affirmation éclairée de la dignité de la femme dans le discours quotidien et dans les textes. Dit autrement, la recherche est dans le sillage de ceux qui visent à décrypter et illuminer le phénomène de la domination masculine en vue d'une émancipation de la femme, non seulement déclarée et proclamée dans les discours politiques, mais effectivement vécue dans le quotidien des Burundais. Le deuxième but capital de cette recherche est de prouver que, les mots de la langue ont le pouvoir d'émonder le monde, c'est-à-dire de le déshabiller des travers féminins, pour finalement transformer nos jugements et nos stéréotypes sur la question des rapports sociaux entre les genres en Afrique, et plus précisément au Burundi.

0.4 Approche méthodologique

Une méthode ou une procédure montre comment les résultats ont été obtenus sans poser des jugements de valeur. C'est la démarche suivie par le chercheur pour rendre concret et observable ce qui est abstrait, flou, inobservable ou caché. Il s'agit d'expliquer les facettes du réel avec clarté et précision, de chercher les causes d'un phénomène et de voir dans quelle mesure on pourrait le modifier, varier son état ou changer sa direction pour le bien-être des vivants en général, et des humains en particulier. Cette recherche fait l'« examen clinique » du phénomène de l'émancipation de la femme africaine à l'africaine en partant de l'analyse de certains clichés linguistiques contenus dans le langage des Burundais à visée de les nuancer, ou de les supprimer dans le comportement verbal des Burundais, pour les remplacer par un discours qui met en valeur la dignité de la femme burundaise. Il ne s'agit nullement pas cependant de mettre en péril les valeurs de la femme africaine pour adopter à l'aveuglette les souhaits et les acquis des femmes occidentales comme certaines féministes le pensent. Nous allons évaluer, à travers une analyse de la pragmatique linguistique, pourquoi le combat des femmes militantes pour leur réalisation en tant qu'êtres humains – en tant que femmes – n'a pas encore abouti aux résultats souhaités suite au langage stigmatisant le monde féminin. Dans ce langage, c'est le « celà-va-de-soi », le « déjà-dit », le « déjà-entendu », le « déjà-pensé », le « déjà-là », etc., qui dominent le discours de la prétendue infériorité naturelle de la femme. Le paralogisme et la doxa y occupent une place de choix. En effet, théoriquement, ces stratégies font large usage des arguments fallacieux. Tout compte fait, le pragmatisme linguistique entend les mots et les phrases comme des systèmes de signes qui sont des conditions fondamentales de la pensée. Cela posé, il faut se recentrer sur la puissance du langage et sa capacité de conviction dans les rapports sociaux entre les sexes, surtout dans les sociétés africaines où l'oralité prend encore le dessus sur les discours officiels écrits. Comme nous sommes en linguistique – disciplinaire carrefour des sciences humaines et sociales – nous procédons par la méthode de la pragmatique inférentielle, qui ne prétend pas à l'univoque ou au distinct comme en sciences exactes, mais qui prend en charge les effets induits par le langage sur les partenaires de la communication.

1. Les rapports de domination du genre masculin sur le féminin dans le langage burundais

1.1 Aperçu sur la représentation de l'image négative de la femme

Depuis la nuit des temps, la femme est prise dans des moules avillissantes et maléfiques comme en témoigne le texte de R. Manselli :

Ce sexe a empoisonné notre premier parent, qui était aussi son mari et son père, il a étranglé Jean-Baptiste, livré le courageux Samson à la mort. D'une certaine manière aussi, il a tué le Sauveur, car si sa faute ne l'avait pas exigé, notre Sauveur n'aurait pas eu besoin de mourir. Malheur à ce sexe qui n'est ni crainte, ni bonté, ni amitié et qui est plus à redouter quand il est aimé que quand il est haï.

Duby, G. & Perot, M. (1991: 35)

Les hommes se sont toujours arrogés le droit de traduire la différence des sexes en hiérarchie orientée toujours dans un même sens, un sens qui ne profite qu'à lui seul, oubliant que sans la femme l'homme n'existerait pas; tout cela parce qu'il se fait le seul professionnel du langage, réduisant du même coup la femme au silence. Elle n'a qu'à écouter et exécuter. Cela allait avec des représentations sociales - malentendues encore vivantes aujourd'hui dans certaines sociétés moins avancées, où les femmes ne lisent ni n'écrivent pas - qui consistaient à attribuer le caractère « actif » et viril - agressif - à l'homme et le caractère « passif » et subi à la femme. Cette symbolique de binarité traduit, par voie de conséquence logique et injustement, la supériorité du sexe masculin sur le sexe féminin dans le langage comme dans les faits. Le premier réservoir et levier de ces représentations - idées reçues - sont à chercher dans le langage doxique stéréotypé qu'on trouve dans les mots, expressions et énoncés figés à propos des rapports sociaux entre les genres. Par l'omniprésence des relations d'opposition et des situations de bipolarité dans le discours caractéristique des rapports hommes/femmes, la femme se trouve toujours lexicalement, syntaxiquement, et sémantiquement (métaphoriquement ou platement) inférieure à l'homme ; quand elle n'est pas définie comme un être maudit ou ambivalent. La hiérarchie entre homme et femme s'établit de soi par le vocabulaire choisi intentionnellement pour inférioriser la femme - quand bien même ce serait pour amuser. « Splendeur noire », « feux obscurs », « aimable imposture », dans *La belle égyptienne* (1649) de Georges de Scudéry ; « La femme est une eau fraîche qui tue, une eau peu profonde qui noie » (Proverbe africain) ; « La femme est un mal nécessaire » (adage africain) ; « la sorcière en bannière » ; telles sont les quelques-unes des expressions dans lesquelles l'image de la femme est confinée. Au Burundi, on constate que la femme est considérée comme une enfant qui doit son existence à l'homme, son tuteur. La fille l'apprend dès son jeune âge par un grand éventail d'interdits, répétés par sa mère surtout parce que, si une fille se méconduit ou adopte un comportement de refus d'une injustice quelconque, la communauté dira que c'est la faute à sa mère. Tantôt, on lui interdit de jouer à tel jeu, tantôt elle ne peut pas porter de pantalon (dans certaines églises et sectes), tantôt telle réplique lui coûte des coups de bâton, tantôt encore tel sorte de viande délicieuse lui est refusée ; et tout cela est contenu dans un langage qui fait autorité par lui-même. Il n'est pas besoin de justifier pourquoi c'est interdit aux filles seulement. Pour les femmes, qu'elles soient mères épouses, mères célibataires, épouses sans enfants, c'est pareil. On trouvera dans beaucoup d'expressions toutes faites, dans beaucoup de proverbes,

d'adages et de clichés linguistiques ceci : « Une femme est X (X = défaut) » ; « Une femme ne...(interdit) », « Une femme qui...est X (défaut) », etc. En somme, une analyse fine prouve qu'il y a un langage fait de dissociations de termes quand il s'agit de refuser les valeurs de la femme, et des rapprochements inattendus lorsqu'il est question de sous-estimer le genre féminin.

2. Langage doxique et femme (s)

La notion de doxa revoie à deux valeurs en philosophie : une valeur fondée sur une opération de synthèse, de vérités admises comme telles ; puis à une valeur cognitive et sociopolitique qui fait appel à la description des contenus d'opinion, consciemment ou inconsciemment véhiculés par les sociétés. Dans les clichés linguistiques, les traits sémantiques (sèmes génériques, spécifiques ou virtuels) qui caractérisent l'homme et la femme peuvent être résumés dans le tableau ci-dessous que nous avons construit à partir de trois dimensions principales :

<i>Dimensions du champ sémantique</i>	<i>Jugements de valeur(en traits sémantiques)</i>	<i>Homme</i>	<i>Femme</i>
La valeur	/Bon/	+	-
	/Mauvais/	-	+
La puissance	/Fort/	+	-
	/Faible/	-	+
L'activité	/Actif, /agressivité/	+	-
	/Passif, /soumission/	-	+

D'une façon très générale, il ressort de ce tableau que les valeurs masculines sont opposées aux faiblesses et aux vices féminins.

3. Étude de quelques cas tirés des idées reçues dans certains pays de l'Afrique et au Burundi

Quelques phrases et expressions figiées peuvent être fournies en illustration pour traduire le blocage de l'émancipation de la femme africaine.

3.1 *Infériorité constitutive (naturelle) des femmes.*

Il existe une conception hiérarchique fondée sur la différence sexuelle entre la femme et l'homme. Certes, dans les relations entre les humains, on a besoin de l'ordre. Dieu a donné à l'homme et à la femme des talents différents. Les hommes eux-mêmes ne sont pas égaux entre eux. C'est pourquoi aucun sexe ne devrait s'arroger le droit de dénigrer ou d'opprimer l'autre sous quelque forme que ce soit. Un énoncé formulé en termes de « c'est comme ça que les dieux ont créé les femmes », condamne l'être féminin à la sujétion sempiternelle. Malheureusement, les femmes elles-mêmes, en parlant d'autres femmes sur un défaut quelconque, osent encore dire : « **Abagore niko tumeze** » en kirundi. Ce qui signifie « Les femmes, c'est comme ça que nous sommes. Tu ne nous connaissais pas ? »

3.2 *La figure paternelle menaçante.*

Certains mots et segments phrastiques, répétés comme tels par certains hommes burundais, avec des variations d'accents et d'intonation font peur aux femmes par le fait même d'être dits avec une voix forte et grave : « Je parle et tu parles ! Tu oses (toi femme) me contredire! Tu oses ajouter autre chose à ce que je dis ! Ah, les femmes d'aujourd'hui ! » Cet énoncé est dans les têtes et sur les langues de beaucoup de Burundais dans les milieux défavorisés surtout (à la campagne). Il a pour conséquence de faire croire que la femme est incapable d'exprimer une idée constructive. Et si l'homme sortait de sa coquille pour se libérer des idées reçues qui écrasent la femme ? Et si la femme sortait de l'état de victime innocente condamnée qui la crée de diverses façons? Chez Erasme (De l'éducation des enfants), « On ne naît pas homme, on le devient » (Benevent, 2007 : p.4). C'est pareil pour la femme, elle n'est pas née avec une faiblesse naturelle. C'est l'ordre social qui a fabriqué un discours qui donne l'illusion que la femme est née faible, et qu'elle doit impérativement être soumise à l'homme en tout et partout ; bref, elle n'a que des devoirs, des obligations qu'elle ne doit, ni ignorer, ni oublier envers son mari – mais également envers tout homme en tant que sexe masculin. Quand Erasme constate que nos vertus qui font de nous des hommes parfaits nous viennent de la société, Beauvoir se rend compte que l'état de fait de l'infériorité de la femme a été instauré par la même société. Et Alfred de Musset de bien conclure : « N'accusez pas les femmes d'être ce qu'elles sont ; c'est nous qui les avons faites ainsi, défaisant l'ouvrage de la nature en toute occasion » (Musset, 1836 : 71). En somme, pour comprendre et modifier dans le bon sens les rapports sociaux entre les genres, il faut impérativement révolutionner les esprits et, prioritairement, le langage doxique armé des stéotypes puisés dans la tradition et la religion.

3.3 *Modernité vs tradition et religion.*

Dans le langage des Burundais – et pour faire taire aux filles et aux femmes – on dit : « Tu n'as pas honte! Une fille bien éduquée ne parle pas comme ça », ou encore «Une fille bien éduquée ne dit pas ce choses-là... n'écoute pas ces choses-là. » Il y a dès lors des mots que les filles et les femmes ne peuvent pas entendre ou prononcer. On dira, pour intimider les filles et les femmes, que ces mots qui leur sont interdits possèdent une force magique fatale pour elles :

Ces mots ont un pouvoir de tuer, de provoquer les forces de la nature, des puissances surnaturelles. Ils ne peuvent être prononcés que par ceux qui - proches des dieux et du pouvoir - sauraient maîtriser ce pouvoir verbal. Dans les sociétés « exotiques », [...] ce pouvoir incombe aux hommes. Pour les femmes et les enfants, c'est la fatalité de la soumission au tabou, s'ils ne veulent tomber sous le coup de la malédiction pour avoir transgressé les lois du monde surnaturel ! [...]. En revanche, les femmes et les enfants se servent des mots que les hommes ne peuvent utiliser sans se couvrir de ridicule.

Aebischer (1985:26-27)

Dans ce sens, et dans le cas de la domination masculine, nous constatons que les subtilités de la langue peuvent être des instruments d'abus du pouvoir et d'intimidation des dominés. La langue magnifie souvent les valeurs masculines. Comme l'écrit Nancy Huston : « L'homme devient créateur parce qu'il ment, parce qu'il se raconte des histoires. Il raconte par exemple que l'homme ne sort pas de la femme mais la femme de l'homme » (Romana, 2007 : 77). C'est la primauté de

l'homme au langage dans tous les secteurs de vie sociale qui fait le soubassement de la domination masculine. Comme cette supériorité ne peut être justifiée par aucun critère objectivement observable, l'intervention de la tradition s'impose de soi : « La tradition, voilà le mot clef qui a servi depuis des siècles à justifier la condition des femmes ; une tradition établie par les hommes et renforcée par des lois, également conçus par les hommes ». (Groult, B. : 1975 : 101). En empêchant aux femmes et aux filles l'accès à l'art, et surtout à celui du langage, l'homme burundais prend le monopole dans tous les domaines. Nous pouvons retenir de ce fait que c'est une illusion de penser que c'est en privant la parole aux femmes, c'est-à-dire le droit d'écouter et la liberté de parler à la femme, qu'on sauvegarde les valeurs africaines. Nous sommes dans un monde qui change, la femme d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier. Les mentalités et le langage des rapports sociaux doivent évoluer au même rythme.

3.4 L'égalité des sexes

-Indicateur linguistique: mot composé «Umugore-mugabo» en kirundi qui signifie « une femme à cœur d'homme » (une femme dure)

Au Burundi, et probablement dans beaucoup de pays africains, une femme militante pour les droits et les libertés de la femme est péjorativement connotée de « carriériste », de « satan en jupon », de « femme phallique » ou de « femme à cœur d'homme », en un mot une femme ayant perdues toutes les caractéristiques physiques et morales du type de femme bien élevée : « ingare », « Shetani », « Umugore-mugabo », etc. Ce vocabulaire n'est pas de nature à favoriser un climat propice à une vraie émancipation féminine. C'est un langage qui implique des stéréotypes féminins qui nuisent, non seulement à l'épanouissement de la femme, mais également à celui de l'homme comme nous pouvons le constater dans ces affirmations : « Partout où l'homme a dégradé la femme, il s'est dégradé lui-même [...] Il n'existe nulle part un malheur étanche uniquement féminin, ni un avilissement qui blesse les filles sans éclabousser les pères, ou les mères sans atteindre les fils » (Groult, 1975: 101). L'homme n'est pas l'égal de la femme et ce n'est pas nécessaire de notre point de vue. Les deux doivent vivre dans la logique d'une complémentarité intégrative, inclusive et partant, une complémentarité fructueuse. L'un a besoin de l'autre et vice versa dans une société où chacun se sent en accord et en harmonie de son être et avec le monde qui l'entoure.

3.5 L'homme P.D.G. à la maison.

Un énoncé stipulé ainsi : « Urugo n'umugabo » (le ménage c'est l'homme), implique un autre mot « Nyenurugo » (le propriétaire du ménage), plus utilisé que « Serugo » (le père de la famille) qui présuppose « Inarugo » (la mère de la famille). Dans le mot « nyenurugo », il y a l'idée mnémonique d'un chef de ménage, d'une superstructure qui réduit les autres au rôle d'obéissants contraints. La femme et les enfants sont sommés à l'obéissance, ils doivent subir les ordres du chef de famille ni moins ni plus. Dans un langage équitable, on dit « senugo », l'époux, qui implique un présupposé complémentaire « inarugo », l'épouse. On devrait en fait en arriver au concept de « benerugo » au pluriel (Le chef et la cheffe de ménage) dans une relation de partage des rôles. Mais, ce dernier mot n'existe ni dans la pensée burundaise, ni dans les échanges linguistiques des Burundais. L'homme s'installe dans une logique de « Status est magistratus », c'est-à-dire « L'Etat c'est moi ». Dans le cas des rapports sociaux de sexes cela veut dire : « La famille (le ménage) c'est moi, personne d'autre

n'a rien à dire ». Le ménage se conçoit de la sorte comme une entreprise privée dont le P.D.G. (Président Directeur Général) est l'homme, le mégalomane en un mot.

Conclusion

Dans la recherche en sciences humaines, à une hypothèse X, on peut y opposer une autre hypothèse Y tout aussi valable. C'est dans cette subjectivité objective (le relativisme) que nous pourrions progresser dans la connaissance du monde social tel qu'il est - ou tel qu'il devrait être. Contrairement à ce qu'on a toujours fait croire, la différence des sexes ne comporte rien d'hierarchique entre l'homme et la femme. C'est simplement dans les esprits et dans le langage doxique où le caractère « actif » et le caractère « passif » sont respectivement attribués à l'homme et à la femme. Pour nous, un des soubassements qui entérinent la domination masculine au Burundi se trouve dans le langage, dans le pouvoir des mots. C'est dans la symbolisation et l'interprétation des faits biologiques qu'il faut chercher la représentation binaire, voire polaire, et hiérarchique des sexes au Burundi. Le langage stéréotypé qui sous-tend les représentations imagées et verbales du sexe masculin - faites par nos ancêtres et réitérées de génération en génération - font la vie dure aux femmes Burundaises paysannes même si les intellectuelles ne sont pas toutes épargnées. Les idées reçues sur la femme doivent être combattues individuellement et collectivement par les mêmes mots du langage. Elles ne sont pas en soi, ni définitivement inéluctables, ni indéracinables pour jamais. De cette recherche, qui ne prétend nullement pas à la clôture de la question des avatars de la différence sexuelle, on retiendra que le langage réducteur de la femme / des femmes vient de loin et reste encore dans les stéréotypes linguistiques manifestés ouvertement ou par d'autres moyens d'expression tels que le regard, les gestes, les mimiques, la proxémique, les attitudes, etc. Pour sortir de cette coquille et se déprendre de ce vieux bocal de mots assujettissant la femme, ne fût-ce que partiellement, il nous faut réinventer le monde par un discours valorisant la femme, en instaurant de nouvelles soupapes langagières. L'épanouissement et la dignité de la femme, c'est le bonheur de l'homme, des enfants et de la société toute entière. Le développement durable que nous chantons dans les discours officiels et à nos lèvres est à ce prix. Pour révolutionner le monde et refuser ce qui écrase l'humanité, il nous faut d'abord réviser notre langage sur les femmes. La révolution du langage impliquera progressivement la révolution des esprits fermés quant à l'égalité des sexes. L'homme doit pouvoir surmonter son égoïsme au bout du compte. Ce que nous avons voulu avant tout en développant ce sujet, c'est dire non à la souffrance et aux pratiques discriminatoires de la femme en adaptant notre langage à notre temps pour en arriver à défoncer les murs opaques qui empêchent la femme et les femmes à avancer de l'avant. Le regard et le questionnement inutiles sur l'égalité des chances entre les femmes et les hommes ne valent plus la peine dans un monde en perpétuel mouvement. Nous ne pouvons bien entendu prétendre avoir épuisé toutes les facettes de la question de l'inégalité des chances entre les hommes et femmes par cette ébauche. C'est pourquoi nous appelons de tout notre vœu les autres chercheurs en sciences humaines (linguistes, sociologues, psychologues, philosophes, historiens, etc.) à enrichir cette recherche sous d'autres angles et avec d'autres ressources.

Références bibliographiques

- Aebischer, V. (1985). *Les femmes et le langage : représentations sociales d'une différence*, Paris, P.U.F.
- Bathily, A. A. (2003). *L'Afrique noire : histoire précoloniale* », dans *Encyclopaedia Universalis* (CD-ROM), sa, Paris.
- Benevent, C. (2007). *L'humanisme*, Paris, Edition Gallimard.
- Duby, G. & Perot, M. (1991). *Histoire des femmes en occident*, T2, Paris, Plon.
- Encreve, M. & Mounin, G. (1998). *Linguistique : sociolinguistique*, dans *Encyclopaedia Universalis* (CD-ROM).
- Groult, B. (1975). *Ainsi soit-elle*, Editions Grasset et Fasquelle.
- Heritier, F. (2002). *Masculin/Féminin II. Disoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob.
- Huston, N. (2007). *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.
- Mariro, J. (1999). *L'accès des filles et des femmes à l'enseignement scientifique, technique et professionnel en Afrique*, Unesco-Dakar, B.RE.DA.
- Musset, A. (1836), *Confession d'un enfant du siècle*, Editeur : Félix BONNAIRE, Paris.
- Romana, M. (2007). *La libération de la femme : une parenthèse dans l'histoire*, Paris, Anabet éditions.